

firmer dans la résolution de faire sentinelle, ce soir même, auprès du tombeau de mistress Fairlie, — d'y retourner, au coucher du soleil, et de ne pas le perdre de vue jusqu'à ce qu'il fit complètement nuit. Le nettoyage du monument étant resté incomplet, la personne qui l'avait commencé viendrait l'achever très probablement.

En revenant au château, j'informai miss Halcombe du projet que j'avais conçu. Tandis que je le lui expliquais, elle semblait surprise et un peu troublée ; cependant, elle n'y fit aucune objection positive. — J'espère, me dit-elle, seulement, que tout ceci n'aura pas mauvaise fin. — Au moment où elle me quittait de nouveau, je l'arrêtai pour lui demander, avec tout le sang-froid dont je pu m'armer, en quel état de santé se trouvait miss Fairlie. Un peu de calme était revenu ; et miss Halcombe espérait la décider à profiter du soleil de l'après-midi pour prendre au dehors quelques exercices.

Je revins dans mon atelier pour continuer à remettre en ordre les dessins confiés à mes soins. C'était là une besogne urgente, et bien nécessaire, de plus pour m'aider à détourner mon attention de moi-même et de mon triste avenir. Je suspendais mon travail de temps à autre pour regarder par la croisée et suivre, dans le ciel, le lent abaissement du soleil vers l'horizon. Dans un de ces moments accordés au loisir, je vis une femme suivre le large sentier sablé qui passait sous ma fenêtre. — C'était miss Fairlie.

Je ne l'avais pas aperçue depuis le matin, et même alors, je lui avais à peine parlé. Un autre jour à passer à Limeridge était maintenant tout ce qui me restait ; et, après cette unique journée, mes yeux ne la reverraient plus jamais. Cette pensée suffisait bien pour me retenir à la fenêtre. Fidèle aux regards que je lui devais, je disposai la jalousie de manière que, levant les yeux, elle ne pût me voir ; je ne sus pas me

priver du bonheur de laisser mes regards l'accompagner, pour la dernière fois, aussi longtemps que durerait sa promenade.

Un manteau brun, jeté une simple robe de soie noire, voilà toute sa toilette. Elle avait sur la tête le même chapeau de paille qu'elle portait le jour où nous étions vus pour la première fois. Un voile seulement y était aujourd'hui fixé, qui me cachait son charmant visage. À côté d'elle piaffait un petit lévrier d'Italie (le compagnon favori de ses excursions dans la campagne), sous l'élégante couverture de drap rouge qui abritait des morsures du vent la peau délicate de ce gracieux animal. Elle ne semblait pas faire attention à lui. Elle marchait droit devant elle la tête un peu inclinée, et les bras roulés sous son manteau. Ces feuilles mortes, qui, le matin même, alors qu'on m'avait parlé du mariage projeté pour elle, passaient tourbillonnant devant moi, chassées par le vent, tourbillonnaient aussi devant elle, et se dispersaient à ses pieds, tandis qu'elle marchait, aux mourantes clartés d'un pâle soleil. Le chien frissonnait et tremblait, frottant ses flancs aux vêtements de sa maîtresse, comme pour réclamer avec impatience quelque signe d'attention, quelque encouragement amical. Mais elle ne songeait pas à lui ; elle marchait et marchait toujours, toujours s'éloignant de moi, toujours soulevant dans sa marche les feuilles mortes du sentier ; et mes yeux restèrent sur elle avec une fixité douloureuse, sur elle qui s'éloignait ainsi, jusqu'au moment où ils cessèrent de la voir, et où je demeurai seul avec mon cœur affaissé.

Une heure encore me suffit pour achever le travail que je venais de reprendre, et, au bout de cette heure, le soleil était couché. Je pris, dans le vestibule, mon chapeau et mon surtout ; puis, sans rencontrer personne, je me glissai hors du château.

Les nuages passaient, rapides et en

désordre, du côté du couchant, et un vent glacé soufflait de la mer. Si éloignées que fussent les grèves, le bruit du ressac, passant par-dessus les marécages, arrivait lugubre à mes oreilles au moment où j'entrai dans le cimetière. Pas une créature vivante n'était en vue. L'endroit semblait plus désert que jamais, tandis que, choisissant mon poste, je demeurais au guet, les yeux fixés sur la croix blanche qui dominait la tombe de mistress Fairlie.

XIII

La situation du cimetière, de tous côtés exposé aux regards, m'avait obligé de choisir avec soin la place où je devais m'embusquer.

La principale entrée de l'église était du côté qui longeait le champ du repos, et cette porte était abritée par un porche muré sur ses deux faces latérales. Après un peu d'hésitation, naturelle chez un homme qui n'aime pas à se cacher alors même que la nécessité lui en est démontrée, j'avais pris le parti d'entrer sous ce porche. Dans chacun de ces murs latéraux était percée une espèce de meurtrière. Par l'une de ces issues ouvertes au regard, je pouvais voir le tombeau de mistress Fairlie. L'autre avait jour du côté de la carrière où était bâti le cottage du sacristain-fossoyeur. Devant moi, faisant face à l'entrée du porche, était un espace de sol dénudé, une ligne de murailles basses, et par-delà, la cime brune d'un coteau désert, au-dessus duquel roulaient en masses mobiles, les nuages du couchant, poussés par une brise forte et continue.

On ne voyait, on n'entendait aucune créature vivante ; pas un oiseau ne traversait l'air auprès de moi, aucun chien n'aboyait au seuil du cottage voisin. Les intermittences du bruit monotone que les brisants m'envoyaient étaient comblés par le frémissement triste des arbres nains plantés près de la tombe, et

par le faible et froid murmure du ruisseau sur son lit de pierres. Heure lugubre, scène lugubre. Je me sentais de plus en plus abattu, sous mon ténébreux abri, comptant chaque minute de cette triste soirée.

Le crépuscule ne s'était pas encore fait. — les lueurs du soleil couchant s'attardaient encore dans le ciel, et la première demi-heure de mon immobile faction s'était à peine écoulée, — lorsque j'entendis un bruit de pas et une voix. Les pas venaient dans ma direction, du côté opposé de l'église ; la voix était celle d'une femme.

— Ne vous toumentez pas de la lettre, mon enfant ! disait la voix. Je l'ai remise moi-même à ce jeune garçon qui s'en est chargé sans un mot d'observation. Il a pris d'un côté, moi de l'autre, et je n'ai été suivie ensuite par âme qui vive ; c'est moi qui vous en réponds ..

Ces paroles forcèrent mon attention, et montèrent ma curiosité au point d'en faire une espèce de souffrance. Il y eut ensuite une pause où les voix se turent, mais les pas approchaient toujours. L'instant d'après, deux personnes, deux femmes, passèrent dans l'espace que l'une des fenêtres du porche livrait à mon regard. Elles allaient droit vers le tombeau, et me tournaient le dos, par conséquent.

L'une d'elles avait un chapeau et un châle : l'autre portait un long manteau de voyage en étoffe bleu foncé, dont le capuchon était ramené sur sa tête. Au bas du manteau, légèrement relevé, se voyaient quelques pouces de sa robe. Dès que j'en constatai la couleur, le cœur me battit ; — elle était blanche...

Presque à mi-chemin de l'église et du tombeau, elles s'arrêtèrent ; la femme au manteau tourna la tête du côté de sa compagne. Mais son profil, qu'un chapeau en ce moment m'eût permis de voir, était caché par l'étoffe épaisse du capuchon qui se projetait en avant.

— Prenez bien garde à ne quitter